LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. II — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 22 NOVEMBRE 1906 — No. 7

A TRAVERS LE MONDE

LE CONFLIT DES RACES

A propos de l'interventiou américaine à Cuba

M. Gabriel Hanoteaux, l'ancien ministre des affaires étrangères, dans un articles que public la *Gironde*, s'occupe de l'intervention des Etats-Unis à Cuba, et il y voit un nouvel incident de la lutte entre l'élément latin et l'élément anglo-saxon en Amérique.

" Je ne sais, écrit M. Hanoteaux, si on se souvient d'une comparaison que j'ai faite ici même au sujet du rôle des Etats-Unis à l'égard des républiques latines de l'Amérique. La doctrine de Monroe, développée comme elle l'a été par l'impérialisme latent de ces dernières années, est comme un écriteau sur lequel serait affichée la formule sacramentelle : " Chasse gardée." Quand on garde la chasse, il faut payer les dégâts et surveiller les braconniers.

" Il n'y a pas de souveraineté sans risques, pas plus qu'il n'y a de propriété sans ennuis : qui terre a, guerre a. Les Etats-Unis l'ont vu aux Philippines. Ils le verront à Cuba, bien plus proche de l'Union et pour celle-ci d'un contact infiniment plus inquiétant...

" Il est certain qu'en fin de compte, le dernier mot restera aux Américains du Nord. Ils sont ou seront les maîtres, s'ils le veulent, cela ne fait pas de doute, mais des victoires à la Pyrrhus, car elles posent d'une façon de plus en plus instante, le double problème américain et mondial : à qui l'avenir de l'Amérique ?

" Cette race latine est véritablement extraordinaire : la plus inconsistance, la plus docile, la plus capricieuse et malgré tout, la plus résistante et la plus pénétrante de toutes les races. Et par " races latines," il ne faut pas entendre seulement les fils du sang, mais les représentants bigarrés de ce lointain atavisme, de ce monde celto-méditerranéen qui a recueilli à tradition antique et l'héritage catholique.

" Certes, la famille anglo-saxonne, avec son formidable rameau germanique, l'emporte par le sérieux, la gravité, l'esprit de suite et de discipline. Mais, en fait, elle se laisse prendre souvent à la souple et adroite ténacité de la race rivale.

" Voyez, aux Etats-Unis, la place prise peu à peu par les Irlandais, les Canadiens, les Italieus,—les catholiques en un mot. Après la victoire du Nord, la politique du Sud a repris force et vigueur, et elle pèse d'un poids de plus en plus lourd dans la balance des destinées américaines. De même en Allemagne, où l'élément catholique devaient l'arbitre entre l'empire et le socialisme. Hier encore, un discours du baron Hertling, à la réunion des Cercles catholiques de Munster, le démontrait incontestablement. On dirait que, partout, s'applique, l'histoire ancienne : " La Grèce conquise à conquis son vainqueur..."

" Eh bien ! c'est autour de ce même point que tourne, en ce moment, l'histoire américaine. L'intervention des Etats-Unis à Cuba aura pour conséquence de renforcer dans l'Union l'importance de l'élément latin ; et par contre, d'exciter, dans l'Amérique latine, des méfiances et des hostilités qui ne peuvent que développer la résistance.

" Si l'Amérique du Nord se donne pour tâche d'éteindre le feu chez ses voisins toutes les fois que les passions locales l'allument, elle n'est pas au bout. Et si elle se détourne de cette besogne fâcheuse, comment empêchera-t-elle d'autres puissances d'y mettre la main ?

" Ce qui est certain, c'est qu'on n'aurait raison de l'élément latin et de sa vigoureuse indiscipline que par le long exercice d'une domination implacable. Voyez : les trois empires copartageants n'ont pas dompté la Pologne, après plus d'un siècle. Les bénéfices d'une telle entreprise n'en compenseraient pas le coûteux embarras. Les Américains, gens d'esprit pratique, ne s'engageront qu'à bon escient. Il est probable que la double expérience des Philippines et de Cuba leur servira d'avertissement. L'impérialisme à Monroe, chat échaudé, rentrera ses griffes pendant quelque temps."

Un message de paix

Milan.— Le président de l'association de la Paix Internationale, de cette ville, qui a envoyé une lettre au Pape, au nom des délégués, au dernier congrès de la paix, et dans laquelle il priait sa sainteté de contribuer par son influence à poursuivre le but de l'association, en a reçu une réponse.

Le Pontife rappelle à son correspondant que les papes ont toujours été les apôtres de la paix. Il lui fait part qu'il accepte avec plaisir l'invitation de négocier d'une manière conciliatoire, surtout quand trois républiques américaines en ont appelé à son abritage pour éviter la guerre.

Sa Sainteté a exprimé son entière adhésion aux idées de paix, exhortant en outre toutes les nations de s'efforcer de prendre les mesures convenables pour empêcher que la guerre éclate, au lieu de s'en tenir purement à en atténuer les horreurs.

La brulante question

Paris.—Le débat sur la question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat a été repris à la chambre des députés. M. Piou, au milieu des applaudissements de la droite a insisté pour que l'Etat s'entende avec Rome. Dans la phase actuelle de la question,a-t-il dit, le Pape a été forcé de choisir entre la ruine morale et matérielle ou de continuer à préférer la pauvreté et le schisme. Un refus de modifier la loi, a dit encore M. Piou, serait équivalent à la déclaration d'une guerre religieuse par l'Etat.

Répondant à diverses interpellations M. Briand, ministre de l'éducation, a décidé un point important, relatif à l'application de la loi de séparation. M. Briand a déclaré qu'après le 11 décembre prochain, les propriétés de l'Eglise " pourraient " être remises entre les mains des autorités, mais que d'après la loi, après le 11 décembre 1907, elles " devront " être remises. Toutes les associations de cultes formées après le mois prochain, cependant, pourront aussi acquérir les propriétés de l'Eglise, si l'Etat le permet.

A propos des Enfants Japonais

San Francisco.—Le secrétaire du Commerce et du Travail,Metcalf, qui a été envoyé à San Francisco par le président Roosevelt pour faire une enquête sur la question d'exclusion des enfants japonais, des écoles suivies par des enfants blancs, a terminé son travail et repartira pour Washington Le secrétaire Metcalf a refusé de dire à quelle conclusion il en était arrivé avant d'avoir soumis son rapport au président.

L'Allemagne et le Vatican

Rome.—Les relations entre l'Allemagne et le Vatican continuent à être tendues. L'Allemagne est mécontente du refus de ce dernier de désapprouver la lettre pastorale écrite le mois dernier par l'Archevêque de Posen et dans laquelle celui-ci protestait contre la circulaire du ministère de l'Instruction publique, ordonnant l'emploi de la langue allemande pendant les cours d'instruction religieuses dans les écoles polonaises.

Affaires du Maroc.

Paris—Le ministre des Affaires Etrangères, M. Pichon, dans une entrevue au sujet de la situation au Maroc, a déclaré que l'entente entre la France et l'Espagne relativement aux mesures à prendre au Maroc est maintenant complète. Il a ajouté ; Les termes de la convention d'Algésiras seront suivis à la lettre. Rien n'est survenu, laissant soupçonner que le gouvernement de Berlin semble disposer à mettre des obstacles. L'organisation de la banque d'Etat procède avec toute la célérité possible.

LA COMMISSION DES EAUX LIMITROPHES.

Intérêts Canadiens et Americains en opposition.

Buffalo, N. Y.—La Commission internationale des Eaux frontières a tenu une séance plénière dans l'édifice du gouvernement fédéral, rue Ellicot. Le brigadier-général Oswald H. Ernst, du ministère de la guerre, présidait. Tous les membres de la Commission, MM. Geo. Clinton, de Buffalo, Dr W. F. King et Louis Coste, d'Ottawa, le professeur, E. E. Haskel, de l'Université d'Ithaca, N. Y., et M. Geo. C. Gibbons étaient présents. Le secrétaire américain, M. Edward W. Wilson, était seul présent, un successeur n'ayant pas encore été nommé à M. T. Coté qui vient d'abandonner le service public. On s'attend à ce que la nomination soit faite cette semaine.

La première question que la commission a considéré est la demande de la Minnesota Canal Power Co. qui désire changer le cours de certains lacs et rivières qui se dirigent en ce moment vers le nord dans la rivière à la Pluie. L'idée est de les faire, au moyen de barrages et d'écluses, couler au sud et se jeter dans le lac Supérieur à Duluth après avoir passé par la rivière Saint-Louis. Les eaux dont on veut changer le cours représentent sept pour cent du volume actuel de la rivière à la Pluie.

Or, la navigation de cette rivière, surtout à la période des eaux basses, est très difficile à l'ouest de Fort Francis.

La commission discute en ce moment un rapport préparé par ses aviseurs légaux, M. Clinton, du côté américain et M. Gibbons, du côté canadien, sur ce gigantesque projet, qui coûterait des millions et dont la réalisation serait de nature à nuire considérablement aux intérêts canadiens.



Actualités



Notre Langue en Louisiane

Dans son numéro-souvenir, paru la semaine dernière, la *Guêpe*, de la Nouvelle-Orléans, se demande si l'usage de la langue française doit se perpétuer en Louisiane, et voici comment elle répond à sa propre question :

" La Louisiane est-elle restée française de cœur et de sentiment ? notre idiome s'y conserve-t-il, aujourd'hui comme par le passé, dans toute sa pureté ?

" Telles sont les questions que nous nous proposons de résoudre à l'avantage de nos compatriotes, ou tout au moins dans un sens patriotique, en tâchant de nous éloigner le moins possible des faits qui nous confrontent en un âge où le dollar occupe et tranche avec une facilité sans pareille les situations les plus compliquées.

" Jusqu'en 1860, époque de la guerre de sécession, l'esprit chevaleresque français domina sur les bords du Mississipi. De ceci aucun doute, l'histoire est là pour attester notre dire. Les Français et les descendants de Français faisaient alors entre eux cause commune.

" Le Yankee n'avait point foulé encore du talon de sa botte une terre que le labeur de nos ancêtres avaient rendue fertile. A cette époque le tableau s'assombrit.

" La guerre vint et avec elle toutes les horreurs de la défaite. Le créole, ruiné, dépouillé, subit sans s'en douter la loi du vainqueur.

" Du jour au lendemain il se voit réduit aux dernières extrémités par des gens qui règnent, par droit du plus plus fort, sur les ruines encore fumantes de sa propriété passée.

" Que faire, sinon se résigner ! Et c'est là précisément ce que firent les Louisianais.

" Il en ést qui prétendent que les Français et les descendants de Français, auraient dû réagir, ne point se laisser abattre par l'infortune. Tout ceci est bel et bon, mais fallait-il encore en trouver la possibilité, en avoir l'énergie.

" Sur ce point, il est tout au moins permis d'ouvrir une parenthèse pour excuser une population prise au saut du lit et sans plus de façon dépouillée de ses possessions terrestres.

" Sur ce point, tout ce qu'on peut ajouter, le voici : le Yankee en venant en Louisiane a changé, peu à peu, au point de vue français, un aspect charmant en un tableau des plus sombres.

" Dans ces conditions, nous nous demandons si on peut véritablement blâmer nos compatriotes de s'être retirés peu à peu d'un pays qui jusqu'ici leur avait paru un coin sacré de leur terre natale.

" Quant à l'idiome de nos pères, si aujourd'hui il est encore parlé avec élégance dans certains cercles créoles privilégiés. Il n'y a aucun doute qu'il ne soit appelé à perdre de sa pureté, de sa force et de sa vitalité, si l'esprit gaulois, toujours fécond, ne vient bientôt lui rendre, comme par enchantement, les matériaux nécessaires pour se développer.

" Si on veut, à ce sujet, notre avis, nous répondrons emphatiquement : rien n'est perdu, l'histoire de la colonie française depuis plus de trente ans est là pour consoler les plus sceptiques, en leur montrant, ci et là, les élans patriotiques, les efforts continuels de la part des sociétés françaises de notre ville pour contrecarrer l'influence yankee qui menace à chaque instant d'assimiler la race latine à la race anglo-saxonne.

" Avec un peu de patience et beaucoup de courage, il nous sera, à notre point de vue, on ne peut plus facile de maintenir dans ce pays notre influence de jadis.

" Ceci dit, nous parlerons des sociétés françaises de notre ville sur lesquelles repose l'espoir de notre race.

" En moins de cinquante ans, sept sociétés françaises, sans compter la Société Française de Bienfaisance Mutuelle, ont pris naissance à la Nouvelle-Orléans. Voici leurs noms :

" La Société de St-Maurice, La Démocratie Française, L'Union, Les Enfants de la France, La France, Le Cercle Français et L'Athénée Louisianais.

" Ces sociétés, en apportant dans la colonie leur quote-part d'influence, ont, à n'en pas douter, semé sur leur chemin un bien réel dont on ne peut méconnaître l'influence salutaire."

La Conquête de l'air.

Friedrishaven, Allemagne. Le comte Zeppelin a affectué dans d'excellentes conditions une expérience de navigation aérienne tentée dans le nouvel aérostat qu'il vient de construire.

Cet aérostat affecte la forme d'un cône de 420 pieds de longueur par 38 de large. Il est subdivisé en seize compartiments dont chacun contient un ballon à gaz. Le pouvoir moteur est fourni par deux machines Daimier d'une force de 83 chevaux chacune. Le ballon Zepperlin pèse environ 18,000 livres et jauge 40,000 pieds cubiques de gaz.

L'armature extérieure du ballon est recouverte d'une épaisse toile de chanvre. La propulsion est assurée par quatre hélices et la direction par une série de gouvernails longs de 8 pieds sur 4 qui permettent non seulement de diriger le navire aérien à droite ou à gauche mais encore de le faire monter et descendre sans rien perdre de la force ascencionnelle du ballon et sans jeter de lest.

La première sortie faite par le comte Zeppelin dans ce ballon a obtenu un entier succès. Pendant deux heures le dirigeable a évolué au-dessus du lac de Constance à une vitesse moyenne de 25 milles à l'heure. Il s'est élevé à une hauteur de plus de mille pieds et est ensuite redescendu, sans difficulté, jusqu'à quelques pieds de la surface du lac. Le capitaine du dirigeable lui a fait décrire avec la plus parfaite aisance, les courbes et les circonvolutions les plus compliquées.

Le comte Zeppelin se déclare enchanté de l'expérience.

" Avant longtemps, a-t-il prédit, au cours d'une entrevue, les voyageurs de l'espace feront le voyage de Berlin à Londres en vingt-deux heures et le voyage de Berlin à New-York en vingt-deux jours.

Le Roman D'une Croyante

Par Jean de la Brète

No. 7

Quand il revint, je compris que la réalité dépassait encore mes craintes. Qu'il me prit décidément en horreur, le fait n'avait rien qui m'étonnait ; mais ma fille elle-même avait perdu son pouvoir sur lui. Elle n'était plus à ses yeux qu'un lien entre nous dont la vue lui était pénible, bien qu'au fond il l'aimât toujours. Mais tout entier à sa passion, il prenait en dégoût jusqu'aux objets matériels.

Je crois que Mme Le Seine voulait sauvegarder quelques apparences en l'éloignant d'elle pendant un certain temps, mais il rongeait son frein, et je mourais de peur devant les accès de rage que le moindre prétexte motivait, car il était sans cesse hors de lui-même en me regardant, moi l'obstacle qu'il eût vu disparaître avec une joie si grande !

Pauvre obstacle ! lui aussi était bouleversé, cherchant d'une main défaillante le gouvernail qui lui échappait, et, transi d'effroi, ne sachant plus louvoyer au milieu des écueils.

Très peu de temps après le retour de mon mari, la Phine mit son malheureux projet à exécution.

Elle vint trouver Louis qui fumait dans un petit salon, à côté de celui où, souffrante, j'étais étendue sur une chaise longue.

–Mon cher monsieur, lui dit-elle, voulez-vous me permettre de causer un instant avec vous ?

—Pourquoi pas, la Phine ? répondit-il aussitôt car, par une contradiction singulière, il avait beaucoup de sympathie pour elle.

– Eh ben, dit la Phine encouragée, nous allons peut-être nous entendre. Faut-y, mon cher monsieur, que vous ayez l'esprit déviré pour ne pas aimer votre femme ! Mais enfin, j'ai vu souvent que les hommes ne ressemblent à rin de convenable, et peut-être ben que ce n'est pas tout à fait de leur faute. Mais vous pourriez toujours être bon pour elle qui vous aimait tant, et qui n'aimait que vous, elle !

—De quoi vous mêlez-vous, la Phine ? dit Louis.

—Ce ce qui me regarde, ben sûr ! répondit-elle avec énergie. Elle est toute seule et ne sait à quel saint se vouer. Elle est tout ce que j'aime ; avant elle, j'aimais sa mère de tout mon coeur, et vous croyez que ce qui la regarde ne me regarde pas ! Allons ! faudrait pourtant avoir le sens commun !

– Avez-vous fini, ma bonne femme ? demanda Louis ironiquement.

Bonne femme ! reprit la Phine avec indignation. Une bonne femme qui a le double de votre âge, mon cher monsieur, et qui peut bien dire ce qu'elle pense à une jeunesse comme vous.

–Puisque vous avez tant d'expérience, la Phine, vous devez savoir que la jeunesse n'est pas patiente et jette à la porte ce qui la gène, répliqua Louis d'un ton glacé.

—Vous peuvez être tranquille, je ne vous gênerez pas longtemps, répondit-elle exaspérée. Mais c'est dérisionner de croire qu'on m'empêchera de dire une parole pour cette pauvre mignonne qui sèche sur pied, grâce à vous.

–Vous n'êtes pas encore partie, la Phine ? s'écria Louis furieux.

–Et vous savez que tout le monde en cause pour vous blâmer ! Je l'ai vue, votre Dorise, mon cher monsieur, et je vous assure ben que vous n'êtes pas le seul homme sur lequel elle a bayé le bec.

Une exclamation furibonde de Louis l'effraya. Elle entra vivement dans le salon et le traversa sans me voir, en disant :

—Ah ! le vilain gas, le vilain gas, le vilain gas !

Je me levai pour courir à elle, mais je m'arrêtai à la porte du vestibule, car un domestique, qui avait entendu ou deviné la discussion, la retenait pour lui en parler.

—Vous aver eu tort, la vieille Phine! Voyez-vous, mettre son doigt entre l'arbre et l'écorce, comme on dit, ça ne vaut rien.

—Tête de soi ! repondit la Peine. Si vous aimiez ben un arbre, est-ce que vous ne chercheriez pas à le protéger ?

Cette intervention, dont la maladresse était bien excusable, envenima encore la situation.

Je songeais sérieusement à me réfugier avec ma fille auprès du vieux Méran, mais j'hésitais encore à prendre ce parti extrême qui répugnait à ma dignité, quand le dénouement trop présu arriva.

Louis, sur un appel de Mme Le Seine; partit pour de longs, bien longs mois.

VII

J'essayai pendant quelque temps de tenir tête à la position fausse, en répétant autour de moi que mon mari m'avait quitter pour aller à Paris régler des affaires urgentes.

Mais tandis que je m'efforçais de sauver les épaves de notre fierté réciproque, lui ne songeait qu'à la faire sombrer dans un scandale public.

Il m'avait écrit que, fatigué de sa vie monotone, il désirait entreprendre un voyage de longue durée, et j'appris bientôt qu'il était en Autriche avec Mme Le Seine.

Tout était terminé. J'étais bien la femme abandonnée au milieu de sa première jeunesse, et je n'avais pas encore épuisé les prèmiers transports de ma douleur et de mon indignation.

Pendant six semaines, sauf pour la Phine, ma porte fut close. Je comprenais la nécessité de me reprendre moi-même promptement, afin d'organiser avec dignité ma vie solitaire.

Heureusement que, dans des secousses aussi violentes, il arrive qu'une nature énergique découvre en elle une force dont elle ne connaissait pas la puissance. Il arrive également que l'intelligence, aiguisée par la gravité de l'évèment, acquiert une lucidité qui permet d'analyser le devoir jusque dans ses derniers retranchements. Elle dégage de ses enveloppes toute la responsablité qui incombe à la femme restée seule pour agir, et la lui montre dans son immense étendue.

Moi qui croyais à la transmission d'un patrimoine moral, sans cesse, en méditant près du berceau de ma fille, je me répétais que, lésée d'un côté, mon enfant devait trouver une compensation dans la moitié de l'héritage. Cette pensée enlevait mon esprit d'un coup d'aile et relevait mon courage abattu.

Les circonstances matérielles aidaient à l'apaisement de mes idées. Après les frayeurs continuelles des semaines précédentes, la paix de ma solitude amenait une détente physique qui réagissait sur le moral. Dans cette tranquillité extérieure, je recommençais à reprendre mes vieilles habitudes de réflexion, et, selon certaines tendances de mon esprit, à puiser dans la vue des choses que j'aimais des forces qui m'entraînaient plus avant dans le courant où les événements, l'affection disparue m'avaient conduite.

Lorsque le soir, me promenant seule et m'efforçant de m'apaiser, j'étais frappée du calme qui existait dans l'accord harmonieux de la nature, je me disais qu'elle se reposait après un jour vigilamment employé, et qu'il me fallait, comme elle, travailler pour obtenir le repos.

Et voyant bien que mes mains ne savaient pas tisser, j'essayais d'élever vers Dieu mon cœur et ma pensée pour apprendre à manier mon outil.

Lorsque je me sentis enfin en possession de moi-même, je consentis à recevoir mes vieux amis désespérés. M. de Meran m'avait écrit lettres sur lettres, s'accusant avec véhémence de mon malheur, et me disant nettement qu'il fallait demander une séparation.

Quand lui et Mme Séveline entrèrent dans le salon, ils me trouvèrent en contemplation devant ma fille qui dormait profondément, sa jolie bouche entr'ouverte par un heureux sourire.

—Geneviève ma pauvre Geneviève ! s'écria M. de Méran, sans pouvoir ajouter un autre mot.

Pauvre petit automate ! il marchait tout agité, avec des mouvements d'autant plus secs que ses ressorts étaient bien détraqués.

—Il faut te séparer, Geneviève ! me dit-il en s'arrêtant brusquement devant moi. Dites-lui que c'est votre avis également, ma vieille amie, ajouta-t-il en se tournant vers Mme Séveline.

—Oui, Geneviève, me dit-elle, je crois que nous vous donnons un bon conseil.

Ces vieux visages familiers reportaient mes pensées dans la maison où je les avais toujours vus, où je les avais aimés, où ils étaient à mes yeux un peu comme les très vieux meubles du salon dont on ne parlait pas beaucoup, mais qui étaient parties inhérentes aux habitudes. Et devant le passé qui me paraissait si loin, si loin de moi par les événements, par le changement de mon être intime, j'eus une défaillance et me mis à pleurer,

=Et dire, s'écria Méran en serrant les poings et d'une voix tremblante, que je ne puis l'étrangler.

—J'ai réfléchi, leur dis-je, à cette question de séparation, et je ne veux pas en entendre parler.

—Pourquoi cela, petite ? Nous te soutiendrons de toute la force de notre affection et de notre expérience.

—Vous me soutiendrez vis-à-vis du tribunal, mais peut-être n'empêcherez-vous pas la calomnie de m'atteindre. Un procès, dont l'issue est d'ailleurs très douteuse, est en dehors de toutes mes idées.

—Tes idées : s'écria Méran stupéfait.

Je ne pus m'empêcher de sourire, car, selon une loi générale, il ne pensait pas que l'enfant, la jeune fille était une femme déjà mûrie par le chagrin, qu'elle avait une personnalité que la pratique de la vie avait révélée ; une point l'expérience qui conduit un caractère dans une voie décisive.

Cependant, mon inexpérience sur les autres et sur moi-même devait prochainement ressortir bien dangereuse et m'entraîner dans plus d'un faux pas.

—Ma fille ne doit pas connaître l'amertume d'une famille désunie, repris-je. Je ne veux pas pour moi d'une position fausse, et enfin je veux qu'il retrouve son foyer s'il le désire.

—Pourquoi diable veux-tu conserver un foyer à cet animal qui l'a déserté ?

—De toute façon la position est fausse, ajouta Mme Séveline.

—C'est momentané, répondis-je avec vivacité. Il n'a pas déserté, il voyage dans des conditions connues de tout le monde, il est vrai, mais il reviendra certainement, alors la position ne sera plus fausse.

—Et tu consentiras à reprendre une vie de galérien ? s'écria Méran.

=Vous exagérez, et ceci ne regarde que moi, répondis-je avec un peu d'irritation hautaine.

Comme ils étaient loin de toutes les pensées qui avaient fortifié ma résolution pendant ma solitude ! J'éprouvais l'impression désagréable d'une pluie froide tombant sur des membres bien pénétrés d'une douce et saine chaleur.

Pendant que, le cœur plein de larmes, j'écoutais leurs derniers arguments, un léger rayon de soleil vint glisser dans les cheveux dorés de ma fille et, comme un ami d'une autre sorte, me tenir un langage que j'aimais et qui, dans les instants de faiblesse, me rendait souvent à la haute raison que j'avais choisie comme gouvernail. Attirant mon regard à lui, il le fit monter, se tourner vers le point d'où il partait. Et l'esprit, se laissant entraîner dans l'élan admiratif de mon sens

(Suite à la 7ième page.)

COIN FEMININ

CHRONIQUE.

POUR LES TOUT-PETITS.

(Suite)

L'allaitement artificiel demande beaucoup de soins et de précautions et une mère ne doit jamais s'y resigner qu'en cas de force majeure.

Il faut, tout d'abord, s'assurer de la santé de la vache. On a vu des enfants atteints d'aphtes, parce que la vache qui avait fourni le lait qu'ils buvaient avait la fièvre aphteuse, et la terrible tuberculose peut être facilement transmise ainsi.

Une des très grandes supériorités du lait maternel, c'est sa pureté : il passe directement dans la bouche du bébé sans subir même le contact de l'air ; combien de contacts va subir le lait de la vache avant d'être du ?

Il est permis de suspecter la propreté de celui qui trait, la propreté des vases dans lesquels on recueille et on transporte ce lait, et le voilà déjà alteré même quand il ne subit pas le mouillage, l'écrêmage et surtout, en été, l'addition de substances destinées à le conserver, telles que le bicarbonate de soude, l'acide borique, par exemple.

Il faut donc tâcher de trouver un lait aussi pur que possible, non écrémé, et il faut toujours le faire bouillir.

•

Il y a quelques précautions à prendre pour l'ébullition du lait. Tout d'abord, il faut le faire bouillir aussitôt que possible après la traite ; plus on attend, plus les mauvais germes se développent ; ensuite, il ne faut pas se contenter de le laisser monter.

Le lait s'enlève à 75°, mais il ne bout qu'à 102° environ, et c'est seulement à cette température que les microbes sont détruits.

Il faut donc surveiller le lait que l'on veut faire bouillir, et quand la pellicule bien connue se forme à sa surface, on la fait disparaître avec une cueiller, trempée au préalable dans de l'eau chaude. L'ébullition peut alors se poursuivre pendant au moins cinq minutes ; après quoi le lait, retiré du feu, sera immédiatement couvert, afin d'être soustrait au contact de l'air et de ses poussières. Il y a un autre procédé, très connu et très employé depuis quelques années, pour rendre le lait absolument sain, c'est celui de la *stérilisation*.

Il consiste dans une ébullition, à 110° environ, que l'on prolonge au moins quinze minutes. Le chauffage se fait au bain-marie ; il permet de placer le lait dans de petites bouteilles qui contiennent la quantité de lait nécessaire à une tétée. On les bouche hermétiquement, sitot la stérilisation terminée.

Le lait ainsi traité peut voyager et se conserver assez longtemps : mais il faut bien se persuader qu'il se gâte quand même, et qu'il sera d'autant moins bon qu'il a été stérilisé depuis plus longtemps.

En outre, la chaleur agit sur sa composition, le rend plus difficile à digérer ; une partie des phosphates qu'il contient devient insoluble, c'est-à-dire nulle pour l'assimilation, et l'importance de ces phosphates est très grande ponr le développement des os.

Un troisième procédé évite ces inconvénients ; c'est celui de la *pasteurisation* ; il consiste à porter le lait à une température moins élevée, et à la refroidir ensuite brusquement. Ce refroidissement brusque arrête l'évolution des microbes qui ont échappé à l'action de la chaleur ; mais il cause la casse d'un grand nombre de bouteilles, ce qui rend l'opération peu pratique.

En résumé, quand le lait doit être consommé immédiatement, il suffit de le faire bouillir. S'il faut le conserver la stérilisation ou la pasteurisation, bien que procédés imparfaits, rendent néanmoins de grands services.

MAGALI.

L'AME INQUIETE.

Lorsque ton cœur ému s'affaisse sur sa tâche,
Triste, seul, épuisé par son dernier effort ;
Quand tu sens s'éveiller en toi le désir lâche
D'abandonner la lutte et de subir le sort,

Il faut prier, vois-tu ! La prière est une ancre
Qui gardera ton cœur ferme parmi les vents.
Le doute, qui voulait te ronger comme un chancre,
Fuira devant l'essai des premiers mots fervents.

Si ton esprit fuyant s'agite et se tourmente,
Si ton cerveau s'acharne après un idéal,
Laisse là les conseils qu'une foule démente
Irait te prodiguant sans deviner ton mal :

Il faut prier, vois-tu !... la prière est un monde ;
Tout ce que nous rêvons en elle est contenu.
Tu te meurs de désirs sur la terre féconde :
Prie ! en ce pays-là tu n'es jamais venu.

Lorsqu'un jour tu sauras ce que vaut la prière,
Ce qu'elle fait dans l'âme et dans l'humanité,
Tu diras : j'étais fou ; j'habitais ma chaumière,
Et j'avais dans la main la clé de la Cité !

Homme, enfant ou vieillard, tu n'as pas d'autre règle.
La même goutte d'eau qui tombe au creux d'un nid
Sert à désaltérer le rossignol et l'aigle ;
Prier, c'est s'abreuver au vin de l'Infini.

L. MAIGUE.

LES GHEVEUX

Meurtrière et mauvaise pour le cheveux, la frisure, qui n'est pas naturelle, détruit forcément, puisqu'il faut introduire dans sa masse le fer qui le dessèche, ainsi que le bulbe qu'il arrache par extension.

Depuis quelques années l'ondulation entière a sévi ; avantageuse pour doubler à l'œil l'importance de la chevelure, elle a le grave inconvénient de produire une dessication anémiante, sans compter les imprudences d'un fer surchauffé, entraînant avec lui des mèches complètement brûlées ; on demandera après aux lotions régénératrices de rendre l'abondance dans cette dévastation lamentable.

Le système le moins mauvais pour la frisure est le bigoudi, mais on y renonce parce que le visage ainsi auréolé perd toute poésie en offrant un aspect ridicule ; à moins qu'attachant aux deux extrémités du petit appareil un ruban large d'un pouce, chaque bigoudi devienne une coquette rosette.

Quand à l'ondulation, on peut se servir d'épingles, qui ne donneront cependant pas cette vague allongée sans cassure, que dessine le fer.

La chevelure est donc menacée, à moins que la mode évoluant ne nous ramène aux cheveux lisses, ce qui n'est pas probable.

***

Puisque nous sommes au chapitre : cheveux, disons que, certains prétendent que l'on peut préjuger du tempérament et aussi du moral d'un individu, selon la couleur de ses cheveux.

La prétention est peut-être un peu exagérée, car il existe dans l'organisme divers éléments de rencontre pour produire un tout, qui peuvent fort bien ne pas concorder.

Les cheveux blonds dorés, d'après ces sages pronostics, dénotent un esprit enclin, porté aux pensées nobles, élevées ; ils sont cependant attribués à Eve et à Vénus, deux blondes, dont les réputations ne nous parvinrent pas précisément intactes.

Les cheveux blonds ou châtains donnent à leur possesseur un tempérament lymphatique, et conséquemment un caractère porté à la rêverie.

Les cheveux bruns sont l'apanage des agités, des nerveux, des gens irascibles et colères, ce qui n'empêche pas les autres nuances de partager ces qualités aimables.

Quand aux rouges ! ils sont bons ou mauvais, il n'y a pas de moyen terme, à moins que suivant la coutume des patriciennes de Venise, ils ne soient de nuance artificielle, cueillie sur la palette du Titien, de Léonard de Vinci ou de Véronèse, qui sûrent de leurs pinceaux puissants, immortaliser les chevelures rousses et leur donner la célébrité de leur nom.

Ces teintes peuvent être diversement appréciées, être celles des boucles chéries que l'on sollicite et que l'on conserve, amoureuses reliques glorifiant la jeunesse, elles ne sont pas attristantes comme les chevelures blanches, que nulle main amoureuse ne dénouera plus ; indiquant que l'heure est venue de renoncer aux joies que causaient les hommages ; sonnant la retraite, la défaite, le visage s'effaçant sous cette froide neige dans la brume du souvenir.

Les cheveux blancs deviendront la pieuse relique que se partageront les membres de la famille, avant de laisser s'évanouir dans la tombe la tête chérie qu'ils auréolaient. M.

Hygiène ménagère

Conservation des viandes.

La viande, aliment dispendieux, s'altère facilement ; il est indispensable de pouvoir la conserver. On y parvient par divers procédés dont nous dirons quelques mots.

Nous n'étudierons que la "congélation," la "salaison" et le "fumage."

L'action du froid sur la viande est employée de deux façons : la réfrigération et la congélation.

On a commencé simplement par réfrigérer la viande, c'est-à-dire qu'on l'a mise dans une glacière à 0°. Dans ces conditions la viande peut se conserver à peu près indéfiniment, en ce sens qu'elle ne se corrompra pas ; mais au point de vue de son goût, il n'en sera pas de même avec le temps. Sa tendresse s'exagère graduellement, et, vers la fin du second mois, sa saveur rappellera celle d'une substance grasse plutôt que d'une matière savoureuse. En outre, en la sortant de la glacière pour la transporter à l'air libre, elle se sèche, noircit et se couvre de moisissures.

Ce procédé reste cependant excellent pendant l'été pour maintenir intacte une pièce de viande durant quelques jours.

Ces inconvénients ne s'appliquent pas à la congélation telle qu'on la pratique dans nos familles pendant les longs mois de l'hiver.

De nos jours encore, à la campagne, on a l'habitude, comme dans les ménages d'autrefois, de conserver les viandes, le porc en particulier, par la salaison. La méthode employée plus spécialement pour saler la viande de porc consiste, après avoir disposé dans un saloir, les quartiers par lits superposés, avec un peu de sel, de thym, de sauge et de laurier, de les baigner dans une saumure assez forte pour qu'un œuf cru avec sa coquille y surnage, et qu'on laisse écouler par un trou pratiqué au fond du saloir. On recueille cette saumure et on la verse de nouveau sur la viande. Au bout de deux jours de ce lessivage, la viande est salée et aromatisée et, dit-on, d'une conservation plus parfaite que par les autres procédés de salaison. La viande salée contient la même quantité de matériaux nutritifs que la viande fraîche.

Un troisième procédé consiste à fufumer la viande. La fumaison ou boucanage consiste à exposer pendant quelques semaines, dans des chambres spéciales, la viande légèrement salée, à la fumée refroidie de copeaux et de branches sèches de diverses essences végétales, (chène, sapin, bouleau, etc.) brûlés à petits feu.

Les viandes fumées sont saines, nutritive et d'une assez facile digestibilité.—Dr. P.

Types de jeunes filles américaines.

Le plus naïf de ces types de jeune fille et à mon avis le plus attendrissant, pour des raisons que je dirai, c'est la "Beauté." Il y en a deux ou trois pour chaque ville, et d'une royauté tellement reconnue que vous recevez couramment des invitations rédigées de la sorte : "Venez donc prendre le thé demain, après-demain, pour rencontrer miss... *the Richmond beauty*... J'ai pris Richmond au hasard : à la place mettez Savannah, Charleston, Albany, Providence, Buffalo, telle cité du Nord ou du Sud, qui vous conviendra. La "Beauté" doit, pour mériter son titre, être belle en effet de cet éclat rayonnant qui dans un bal, dans un dîner, au théâtre, éteint toutes les femmes. Il faut qu'elle soit très grande, très bien faite, que les lignes de son visage et de sa taille se prêtent à ces reproductions dont les journaux et leurs lecteurs sont si friands. Il faut aussi qu'elle sache porter la toilette avec cette fastuosité inséparable ici de l'élégance. Une fois reconnue, c'est pour elle, qui n'a quelquefois pas plus de vingt ans, l'entrée dans une espèce d'existence officielle presque civique. Son nom s'imprime tout seul dans les colonnes des feuilles consacrées au *Social gossip*, tant les ouvriers l'ont déjà composé souvent. Elle fait partie des grands dîners et des grands bals, comme les roses à un dollar pièce et le champagne brut. Sa ville ne lui suffit pas, ou plutôt elle ne remplirait pas sa mission si elle n'allait représenter cette ville à New-York, à Washington à Newport, dans tous les concours hippiques, toutes les régates, toutes les courses où la société américaine défile comme au théâtre. Elle est, en effet, une actrice du monde, et, dans cet ordre, un champion, elle aussi, comme un maître de billard ou d'échecs,— comme un pugiliste, comme Jim Corbett, le Califournien. Pour que son succès soit complet, il est nécessaire qu'elle aille concourir "abord" et tenir à Paris, à Londres, à Rome, son premier rôle de salon. Quand elle est revenue d'Europe avec sa moisson de lauriers, elle ne désarme pas encore. Il y a du "record" dans ses triomphes, et le jour où elle sera vraiment, incontestablement dépassée par une rivale, il en sera d'elle comme du boxeur de Boston, de l'infortuné J. L. Sullivan qui ne compte plus, depuis qu'il a été une fois vaincu, — comme du "Teutonic" ou du "Majestic" depuis que la *Campinia* est arrivée d'Europe en cinq jours, douze heures, sept minutes. Les autres avaient mis cinq jours, seize heures et quelques minutes. C'est fini, ils appartiennent au passé. La "Beauté" à derrière elle, pour soutenir les dépenses folles d'une existence toujours parée, un père que le plus souvent on ne voit jamais, qui partage sa vie entre son office, son club, et, quelquefois, dans certaines villes, le bar du plus grand hôtel. Sa fille, à laquelle il sert un revenu qui suffirait à des trousseaux de princesses, lui tient au cœur par des sentiments complexes, où il entre moins d'affection que d'orgueil. Il reste des saisons entières sans la voir lorsqu'elle voyage de l'autre côté de l'Océan, Même quand elle est aux Etats-Unis et à la maison, les repas qu'il prend avec elle peuvent se compter. Il l'aime pourtant, mais par une de ces espèces de déplacements, par une projection de sa personnalité, comme Balzac en a décrit une, avec le défaut de son grossissement habituel, quand il a montré l'amitié de Vautrin pour Lucien de Rubempré. "Il était mon "moi" brillant et jeune, dit le forçat : "je passais son habit, je montais dans son tillbury, j'entrais dans les salons avec lui du fond de ma chambre" Il est probable que l'homme d'affaires en train de peiner sur des projets de chemin de fer et sur des organisations de manufacture, accompagne sa fille d'une imagination analogue. C'est son argent qui marche, cette jeune fille, c'est-à-dire sa volonté, son travail, ce qu'il y a de plus intime en lui-même, Soit qu'il la marie à quelque noble Italien, Anglais ou Français, soit qu'il la refuse à ce même noble—la vanité du père américain revêt l'une et l'autre forme,—elle lui sert à se prouver sa puissance. Il a cette fille comme il a un immeuble de vingt étages qui porte son nom, une galerie de tableaux mentionnée dans le guide,—comme il a ses stocks aussi: "Je connais ma valeur sociale," me disait une de ces jeunes filles,— "I know my social value," Elle parlait d'elle-même comme d'une action du New York Central ou du Chicago, Burlington, Quincy.— Une valeur sociale,—c'est probablement la meilleure définition de cette créature singulière dont l'existence consiste, en pleine démocratie, à subir autant d'étiquette figurative que si elle était la demoiselle d'honneur d'une princesse, ou princesse elle-même, dans une cour toujours en fête. A propos d'une d'elle dont la santé s'en allait parmi ses victoires mondaines et qui en est morte, une femme très fine a jeté devant moi ce mot auquel je n'ajouterai rien, tant il me semble exprimer ce que comporte de mélancolie l'outrance d'un sort pareil : "J'avais toujours envie de la plaindre de ses toilettes."

PAUL BOURGET.

The Manchester House | Le Magasin du Bon Marché

Le Courrier de l'Ouest

Publié par " La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.

PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE

Toute demande pour changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de cinq cents.

Toutes communications et lettres doivent être adressés :

LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 25, Edmonton, Alta.

Jeudi, 22 Novembre 1906

La Ville Reine

Le Nord-Ouest n'a pas de place pour le pessimisme disait il y a quelque temps, non sans un peu d'ironie, un journal de l'Est.

Ce journal avait raison, nous n'avons pas de place ici pour le pessimisme. Il faudrait vraiment ne pas être raisonnable pour laisser entrer chez nous, comme un hôte importun, ce sentiment déprimant et anti-énergique. Nous avons une foi ardente dans notre pays et la conviction absolue qu'il deviendra le plus industriel et le plus commerçant du Canada.

Et comment en serait-il autrement. L'immigration nous arrive abondamment. Elle est pour nous une source inépuisable de force et d'énergie.

Les terres se prennent et s'achètent rapidement, la surface en culture, c'est-à dire, le capital mis en valeur s'accroît dans des proportions inespérées. Les voies de communication se multiplient, les chemins de fer sillonnent des contrées autrefois inhabitées, sur leurs parcours jaillissent des villes nouvelles, toutes florissantes.

C'est de cet afflux de vie qu'est née et que se développe Edmonton, capitale de l'Alberta, reine du Nord-Ouest.

C'est surtout sur la prospérité de cette ville que nous ne saurions être trop optimistes.

Les rêves de grandeur et de richesse les plus extraordinaires trouveront là leur réalisation.

Située au milieu d'une contrée prodigieusement fertile, et déjà fortement colonisée, Edmonton est jusqu'ici une ville de transit. C'est à Edmonton que s'assemble tout ce qui se consomme, tout ce qui est utile aux habitants, non seulement de la région, mais encore du grand Nord et de l'Ouest.

Déjà le Canadian Northern est rendu et comme des antennes puissantes, jette des embranchements dans toutes les directions.

Le Grand Tronc Pacifique et le Canadian Pacifique arriveront l'année prochaine. Ces trois compagnies poursuivent leur course vers l'Ouest, vers le Pacifique. Mais ce n'est pas tout, des compagnies nouvelles sont en formation, l'une projette d'aller à la Baie d'Hudson l'autre dans le Yukon.

La première rapprochera Edmonton du marché Europeen, l'autre lui ouvrira le commerce du Nord, de ce nord aux fertiles vallées, aux colossales richesses minérales.

Par le transit seul, Edmonton desservirait des régions vastes comme la moitié de l'Europe et on pourrait, en comptant sur cela seulement, en tirer d'heureux présages pour l'avenir.

Mais il y a des raisons meilleures encore. Notre ville deviendra surtout une cité industrielle. L'abondance de l'eau et du charbon dont les couches prodigieuses sont à peine entamées, seront les facteurs primordiaux de son développement. Sa situation privilégiée, au milieu d'une vaste ceinture agricole, à la porte des districts miniers la désignent pour occuper une place importante dans la production.

Le marché, hors de pair qu'elle commandera est bien fait pour attirer les industriels.

Déjà plusieurs proportions, très importantes ont été soumises, d'autres plus importantes encore viendront avant peu.

Cette année les constructions dépasseront la somme de deux millions de dollars pour une population de 12,000 âmes.

Quelle sera la somme dépensée dans dix ans et combien de milliers d'âmes se presseront dans l'enceinte de cette vaste ruche.

Quelles proportions atteindra notre ville lorsqu'elle recevra par les multiples voies ferrées qui y aboutiront, comme les artères et les veines aboutissent au cœur, les milles produits du sol et que d'un reflux puissant, elle renverra aux quatres coins de l'horizon les produits de ses manufactures ?

Nous préférons ne pas répondre à ces questions dans la crainte de rester au dessous de la vérite.

Mais d'ores et déjà, nous avons la certitude que, par le simple jeu des conditions naturelles de son développement, Edmonton deviendra une ville gigantesque et d'une activité dévorante.

Avec de pareilles perspectives d'avenir, il n'y a et ne peut y avoir de place pour le pessimisme.

Les Elections de Gleichen.

Parmi les choses extraordinaires qui voient le jour au cours des luttes politiques précédant les élections, il en est qui, plus que d'autres, attirent l'attention des électeurs.

Au nombre de celles-là on peut citer la contradiction des conservateurs de Gleichen.

L'année dernière, M. Stuart, avocat de Calgary, se présentait aux élections de Gleichen, comme candidat libéral. Contre lui, il avait M. Hays, un rancher de la région, et qui était candidat conservateur.

Il fallait entendre alors les conservateurs crier : "Que vient faire ici un avocat de Calgary, il ne connait pas nos besoins, nous lui sommes étrangers ; ce qu'il nous faut c'est un homme du pays ; renvoyons Stuart à ces procès et élisons M. Hays."

Certes, ce raisonnement était logique, il n'obtint cependant pas tout le succès espéré et M. Stuart, libéral, fût nommé.

Mais voici que cette année les conditions sont inverses.

M. E. H. Riley, le candidat libéral, est de Hillhurst, M. Walsh, le candidat conservateur, est de Calgary.

Pour être conséquents avec eux-mêmes, les conservateurs devraient se hâter de voter pour le candidat le mieux placé pour connaître les besoins du pays, c'est-à-dire M. E. H. Riley. Mieux, ils auraient dû laisser nommer le candidat libéral par acclamation.

C'eut été plus habile et ils n'auraient pas eu l'affront de s'entendre dire à tout venant, que pour les besoins de leur cause chancelante, ils contredisent aujourd'hui ce qu'ils affirmaient hier. Ils auraient aussi évité l'échec retentissant qui les attend.

Il est vrai qu'on se faisant battre M. Walsh ne fera que suivre la tradition. En effet, sa biographie nous apprend qu'il a été battu trois fois dans différents comtés. Il paraît même que ce sont ces titres les plus sérieux pour justifier sa candidature à Gleichen.

Electeurs, on se moque de vous lorsque l'on vous dit que, pour vous assurer un bon gouvernement, il faut voter pour M. Walsh.

Le gouvernement a assuré la prospérité matérielle de la province sans le concours des conservateurs.

Elire un de ceux-ci c'est vouloir contrarier la marche vers le progrès et la bonne législation ; c'est favoriser la regression des idées ; c'est vouloir jeter au sein du parlement des ferments de discorde.

Electeurs de Gleichen, la province entière compte sur vous pour donner au gouvernement de l'Hon. Rutherford, la preuve de confiance qu'il est en droit d'attendre..

Votez pour H. E. Riley, le candidat libéral, qui appuiera le gouvernement.

Infligez à M. Walsh une quatrième défaite, histoire de ne par lui faire de la peine, car, à son âge, on est attaché à ses petites habitudes ; conservateur, il veut peut-être conserver celle d'être battu.

Questions Municipales

On peut considérer la campagne municipale ouverte depuis avant hier.

Tout annonce qu'elle sera des plus vives. Malheureusement il apparaît tous les jours un peu plus que l'intérêt général de la ville sera le plus faible facteur agissant.

Les contribuables de l'Est réunis en assemblée avant hier au soir, ont dressé la liste des cinq conseillers pour lesquels ils voteront.

Cette partie de la ville s'est toujours crue sacrifiée en faveur de l'Ouest. Elle voudrait avoir la majorité au conseil.

Les contribuables de l'Est sont fortement organisés et voteront en faveur de la liste adoptée dans leur réunion.

Si cette liste est nommée, les représentants des quartiers Est seront en majorité.

Cette majorité, a en juger par les sentiments qui se faisaient jour dans la réunion de l'autre jour, ne sera pas favorable aux quartiers de l'Ouest.

Elle essayera de leur faire payer cher les prétendues faveurs qu'ils ont obtenues.

Notre conseil municipal sera en proie aux dissensions intestines les plus violentes, au grand détriment de de la justice et de la bonne administration.

C'est là le sentiment général de la population. Voilà pourquoi la lutte revêt un caractère de gravité tout particulier.

La ville va pendant la campagne électorale être divisée en deux camps bien tranchés, le parti Est et le parti Ouest.

Il ne s'agira plus de nommer des conseillers pour administrer la ville au mieux des intérêts généraux, mais au contraire pour les intérêts particuliers de l'Est ou de l'Ouest.

Devant le parti Est qui s'est organisé menaçant, le parti Ouest devra lui aussi se préparer, s'il veut se défendre.

Ainsi notre administration municipale est livrée au hasard des passions. Voilà pourtant le résultat du système de représentation actuel.

Que ses partisans regardent autour d'eux et y cherchent des leçons. Le spectacle est bien fait pour les faire changer d'avis.

Ces scènes se renouvelleront tant que l'on aura pas adopté la représentation par quartier.

Tant que la majorité du conseil pourra se déplacer et appartenir tantôt à un côté de la ville tantôt à l'autre, on pourra toujours faire subsister le favoritisme et éveiller des mouvements de révolte comme celui qui vient de faire agir les contribuables de l'est.

Le danger de ce système étant démontré par l'expérience pourquoi ne le change-t-on pas. Tout le monde y gagnerait.

Comme nous le disions, il y a quelques semaines, chaque conseiller présenterait les besoins, les droits, les réclamations de son secteur. Il serait le représentant effectif d'une partie de la population. Son mandat ne serait plus une chose vague et indéterminée. Il serait au contraire bien précis. Chaque mesure intéressant un quartier distinct trouverait un avocat ou un contradicteur. Et le conseil municipal éclairé plus judicieusement ferait une besogne plus appréciable et plus appréciée.

Nous savons qu'il est trop tard pour parler encore de cette question, mais nous le faisons dans l'espoir que le public, comprenant enfin où est son intérêt, demandera aux candidats des prochaines élections d'inscrire l'étude de cette réforme en tête de leurs programmes.

> Les elections de Gleichen auront lieu le 7 decembre prochain.
>
> M. John Clark, jr. est nomme rapporteur du proces-verbal des elections.

La Compagnie d'assurance " Alberta-Canadian "

Un nouveau pas vers le progrès vient d'être fait dans notre province.

La compagnie d'assurance " Alberta-Canadian," qui a été incorporée par un acte du parlement provincial durant la dernière session, a ouvert ses bureaux généraux à Edmonton. Elle est maintenant à l'œuvre pour se créer une large part dans les affaires d'assurance sur l'incendie.

Cette compagnie qui commenceavecun capital d'un demi million de piastres, est, comme son nom l'indique une compagnie " de l'Ouest," composée de l'Ouest dans l'intérêt de l'Ouest.

Ses directeurs sont des hommes bien connus dans la province à cause de leur honnêteté, leur habilité et leur intégrité.

H. C. Tyylor, de la raison sociale, Talor, Boyle & Parlee, d'Edmonton, en est le Président, Joseph H. Gariépy. de la maison Gariépy & Lessard, est Vice-Président ; Joseph Cornell, Directeur-Gérant, et E. B. Brown, Secrétaire-Trésorier. Les autres directeurs sont P. Butchart et Alex. Taylor.

Les polices offertes par cette compagnie sont aux mêmes taux, à peu de chose près, que ceux fixés par le " Board of Fire Underwriters." Cependant pour l'Assurance des fermes, les taux de l'Alberta-Canadian sont considérablement plus bas et les fermiers épargnéront de l'argent en s'assurant à cette compagnie

La compagnie a déjà un certain nombre de représentants dans le pays. Un de leurs agents, M. J. H. Merrill, a l'intention de faire, sous peu, une tournée dans les districts de St. Albert et de Stony Plain.

Quiconque désire être assuré dans une compagnie sérieuse, garantissant de payer les pertes immédiatement après la production de preuves satisfaisantes et ayant fait le dépôt requis au goupernement pour la protection de ses assurés, devrait communiquer soit avec le bureau général, à Edmonton, ou avec M. Merrill, le représentant voyageur.

C'est un excellent moyen d'aider au progrès de notre province que d'encourager nos institutions locales.

Sachant que tous les habitants d'Alberta aiment leur province et veulent, chacun dans sa sphère, contribuer à son succès, nous n'hésitons pas à recommander fortement la nouvelle compagnie à nos lecteurs.

> **VICTOIRES LIBERALES**
>
> Montreal, Nov., 21.—Les candidats liberaux Waslh pour la division Ste-Anne et Martin pour la division Ste-Marie ont ete elus aujourd'hui par de fortes majorites, contre Ainee, candidat ouvrier dans Ste-Marie, et Curran, conservateur dans Ste-Anne.

Produits agricoles sur le marché

Les marchands de détail en notre ville disent que le prix général pour les produits de la ferme apportés sur le marché, cet automne est de 25 à 50 pour cent plus élevé que l'année passée.

Les producteurs peuvent ainsi augmenter le prix de leurs produits et se procurer une agréable augmentation de revenus.

Les consommateurs verront de ce fait toutes choses dont ils usent, coûter depuis un quart jusqu'à une moitié de plus que les années précédentes.

Le beurre, pour lequel il y a une si grande demande toute l'année, et qui l'automne passé, se vendait de 20 à 25c. par livre se vend maintenant 30c. Nous parlons du beurre de premier choix bien entendu.

La rareté relative du beurre sur notre marché et, par conséquent, son prix élevé est due en grande partie à la rareté du lait aux environs de la ville.

Plusieurs laitiers ont refusé de fournir du lait à ceux qui habitent sous les tentes et ne veulent fournir aux autres citoyens qu'une quantité de lait très limitée.

Les œufs qui entrent pour une si large part dans notre alimentation toute l'année, sont très rares sur le marché. Celui qui avait eu l'idée d'en amasser plusieurs couches les a promptement vendus à 25 ou 30c. la douzaine.

Ceci est évidemment le prix du marché, mais il est bien entendu que les marchands au détail réalisent sur ce prix un bénéfice dont le prélèvement atteint encore le consommateur.

La pomme de terre est à peu près la seule chose dont le prix soit resté sensiblement égal à celui de l'an passé. La qualité du sol dans les districts où elle est cultivée et les conditions très favorables cette année pour sa culture font qu'il y en a une grande quantité. Le prix est d'environ 25c le minot.

Les autres légumes ne sont pas encore apportés en très grande quantité. Ceci n'est pas dû, dit-on à leur rareté, mais à ce que les fermiers ont des affaires plus importantes à trriter que d'apporter sur le marché des carrottes et des navets.

Ces légumes se vendent de 30 à 35c le minot et les choux-navets à 35c.

Les oignons se vendent de 3 à 5c la livre.

L'avance dans les prix des produits de la ferme est quelque peu contrecarrée par le prix actuel des grains. Le prix de vente cet automne est plus bas que durant le temps correspondant l'an passé.

Le prix local est gouverné par le prix d'exportation dans l'Est et les acheteurs locaux ne pourront changer les prix pendant encore quelques semaines.

Le blé No 1 se vend 55c le minot. Mais on s'attend à ce qu'il monte un peu. La récolte de blé a été partout très bonne.

Les blés inférieurs, très rares sur le marché, se vendent à partir de 35c et au-dessus.

L'avoine se paie 23c le minot. L'an passé, à pareille époque, elle se payait une cent plus cher.

La cause de cette différence est que l'année dernière les grains étaient expédiés sur la Côte du Pacifique et que cette année les acheteurs locaux les envoient vers l'Est. Le prix de transport étant plus élevé, il s'en suit une diminution sensible dans le prix de vente des fermiers.

Comme conclusion nous disons que les fermiers ont un prix élevé des produits de la ferme. Ils réalisent de bons bénéfices.

Dans la ville les dépenses sont un peu augmentées de ce fait, mais les gages restent très élevés dans tous les genres de travail et cela contrebalance la cherté de la vie.

Encore le Dr. Sproule.

Voici bien longtemps,, en vérité, que nous n'avions pas entendu parler du Dr Sproule.

Cette illustration du parti conservateur s'ennuyant, sans doute, de rester obscurément dans la coulisse, tandis que le compère Foster accapare le scène, vient de lancer une de ces déclarations pimentées dont il se plait à assaisonner ses discours pour plaire aux palais orangistes.

C'était à Peterboro, le 6 novembre, au cours d'un grande démonstration orangiste. Le Dr Sproule, député pour Grey-Est, aux Communes, et Grand Souverain de l'Ordre d'Orange de l'Amérique Britannique du Nord, (nous n'aurions garde d'oublier ni les titres ni les majuscules) a déclaré :

" Les écoles séparées sont l'ennemi mortel et la malédiction de notre pays."

En conséquence, il a adjuré le plus éloquemment possible, les orangistes de s'unir comme un seul homme pour s'opposer à toute atteinte aux libertés.

Il a conclu en adjurant toutes les églises et toutes les sociétés protestantes de s'unir à l'Ordre d'Orange pour défendre les droits égaux de tous.

Tout cela n'est pas nouveau. On connait depuis longtemps la peu recommandable marotte de ce pauvre M, Sproule.

Il n'en est pas moins déplorable de constater combien sont dangereux ces appels aux passions de foules mal disposées par avance, grâce aux préjugés soigneusement entretenus parmi elles.

Voilà pourtant le chef conservateur qui siège en Chambre à la droite de ce cher M. Borden.

Il est bien vrai qu'à sa gauche—sinistra, disaient les latins—siège le célèbre M. Foster, dont les petits tripotages défraient toutes les conversations à l'heure présente.

Toute proportion gardée, ce pauvre M. Borden, ainsi accompagné, fait songer au Christ sur la croix... entre les deux larrons.

Pauvre parti conservateur ballotté de Charybe à Scylla, entre Sproule et Foster !

Quel naufrage !

Synopsis des règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut-être inscrite par toute pessonne qui est l'unique chef d'une famille ot toute homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY.
Sous-ministre de l'Intérieur

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée. 9, 8, 06.



Vente Publique de Terrains Indiens

Seront offerts par encan public, sujets à une enchère réservée, au bureau des terres du Dominion, à Edmonton, en la province d'Alberta, mercredi le cinquième jour de décembre 1906, à midi, les terrains suivant, étant partie désaffectée de la Réserve Indienne St. Michel, no. 132, située près d'Edmonton, viz. : Fr. sec. 19, W. pt. secs. 30 and 31 Tp. 53, R. 26 ; W. pt. secs. 6, 7, 18, 19, 30 and fr. W. pt. sec. 31, Tp. 51, R. 26 ; pt. of fr. secs. 20 and 21, W. 1-2 sec. 28, E. 1-2 sec. 29, sec. 33 and E. 1-2 sec. 32, Tp. 53, R. 27 ; S. 1-2 and N.W. 1-4 sec. 4, S. 1-2 and N.W. 1-4 sec. 9, sec. 16, E. 1-2 sec. 17, sec. 21, 21, E. 1-2 sec. 20, sec. 28, E. 1-2 sec. 29, S. 1-2 and fr. N. E. 1-4 sec. 33 and S. E. 1-4 sec. 32, Tp. 54, R. 27 ; aussi les parties des sections 3 et 4, Tp. 55, R. 27, au sud de la rivière Eturgeon, dans la réserve, le tout à l'ouest du quatrième méridien.

Les terrains seront offerts par quarts de sections, comptant ou un cinquième comptant et la balance en quatre paiements annuels avec intérêt à 5 p.c. Des chèques certifiés seront acceptés.

On pourra obtenir des informations en s'adressant au soussigné, à l'agent des terres à Edmonton, ou à l'agent des Indiens à Stoney Plain.

La publication non autorisée de cet avis ne sera pas payé.

J. D. McLEAN,
Secrétaire.

Department of Indian Affairs,
Ottawa, October 27, 1906.

Pour les Cultivateurs

Les épluchures de pommes de terre peuvent-elles déterminer des accidents chez les vaches ?

Dans les villes, les laitiers ont quelquefois l'habitude de reprendre chez leurs clients les épluchures de pommes de terre pour les distribuer à leurs vaches ou à leur porcs, Outre que ces épluchures constituent une nourriture de très faible valeur, elles sont, par surcroit, susceptibles d'occasionner des accidents graves par la *solanine* qu'elles renfe:ment. surtout si elles proviennent de pommes de terre germées. La solanine est un alcaloïde toxique que l'on recontre dans l'écorce et dans les pousses de pommes de terres et qui se forme sous l'action du rayon solaire et, peut-être, sous l'influence d'une intervention microbienne.

Les empoisonnements occasionnés par la *solanine* chez l'homme et chez la plupart des animaux domestiques ne sont pas rares. Pfuhl a rapporté de nombreux cas d'intoxication provoqués par la consommation de vieilles pommes de terre chez des soldats. Il attribue ces accidents à la teneur plus élevée des tubercules en solanine (0.38 p. c. à l'état cru et 0.24 p. c. après cuisson, au lieu de 0.06 p. c. dans les tubercules normaux). Les symptômes constatés consistent en des accès de vertige, de la diarrhée, des vomissements. La guérison est, chez l'homme, la terminaison habituelle de ces sortes d'empoisonnements que l'on observe généralement de juin à juillet quand les pommes de terre mises en consommation ont un an d'âge.

Mais il n'en est pas toujours de même chez les animaux auxquels on distribue le plus souvent les pommes de terre crues, non dépouillées par la cuisson dans l'eau d'une partie de leur toxicité (l'eau doit, pour cela, être jetée). Ainsi, on observe fréquemment, chez les vaches qui reçoivent ces déchets en excès, des dérangements gastro intestinaux plus ou moins graves, accompagnés de troubles nerveux, somnolence, perte de la sensibilité, reconnaissant pour cause l'intoxication par la solanine. Il est commun de voir cette sorte d'empoisonnement se terminer par la mort. Le professeur Fadyean a relaté le cas de onze chevaux qui succombèrent à l'empoisonnement par de vieilles pommes de terre mélangées à la nourriture ordinaire. Schneider a signalé des accidents survenus chez des porcs ayant reçu une petite quantité de pommes de terre germées. Plus récemment, le vétérinaire belge Coppens a rapporté deux cas d'empoisonnement chez la chèvre, dont un suivi de mort, et occasionnés par la consommation d'épluchures de pommes de terre données crues en grande quantité.

On attribue aussi à la solanine la maladie désignée en Allemagne sous le nom d'*eczéma des drèches* et provoquée par l'emploi abusif dans l'alimentation du bétail des vinasses de pommes de terre.

Les animaux auxquels on distribue les tiges vertes ou *fanes* de pommes de terre dans les années de disette fourragère sont également souvent empoisonnés. Heiss a observé en 1885, sur l'espèce bovine, une série d'accidents ayant cette origine. Les malades présentèrent d'abord des troubles digestifs, de la constipation, suivi bientôt de l'apparition sur la peau du cou et de la partie inférieure des membres, de vésicules dont le contenu en se desséchant formait des croûtes plus ou moins épaisses, les mouvements s'exécutaient avec difficulté et étaient accompagnés de vives douleurs. La suppression des fanes fait disparaître ces symptômes alarmants.

Les accidents signalés sont donc facilement évitables et la méconnaissance, par les cultivateurs, des propriétés nuisibles des aliments qui les déterminent est la seule cause de la constatation dans la pratique.—*H. Paquet, de l'Institut Agricole de Gembloux, Belgique.*

L'INDUSTRIE LAITIERE

Récemment, à l'heure du lunch, les membres du Canada Club étaient invités à déguster un fromage expédié à leur intention par le professeur J. A. Ruddick, commissaire de l'industrie laitière, au département de l'Agriculture.

Ce fromage fabriqué à Brockville, en juin dernier, a été tenu depuis le moment de sa fabrication dans une chambre à air frais d'une température de 50 à 60 degrés.

Ce fromage, de l'avis des experts, est égal aux meilleures marques anglaises et écossaises. Les fromages traités par ce procédé de maturation peuvent se transporter dans des compartiments non frigorifiques.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs, fabricants de fromage sur ce procédé nouveau qu'ils pourraient employer avec succès.

PETITES NOTES

Un cultivateur qui a eu la prudence d'emmagasiner à l'automne un bon approvisionnement de racines fourragères pour compléter et varier les rations de son bétail pendant les longs mois d'hiver, attendra sans inquiétude le retour lointain de la belle saison, car la santé de ses animaux sera assurée et son étable ne présentera pas l'aspect misérable que l'on constate trop souvent chez les cultivateurs imprévoyants.

•

Depuis l'an dernier, l'élevage du porc à bacon a fait de rapides progrès dans la province de Québec. Un bon nombre de fermes se sont enrichies d'animaux reproducteurs de races convenables à la production du bacon d'exportation, progrès que la série des récentes expositions d'automne a mis en évidence. A ces expositions, en effet, le nombre des Yorkshires et Tamworths présentés excédait de beaucoup celui des porcs d'autres races.

Notre province devra profiter de l'expérience de sa sœur aînée. Nous recommandons fortement aux cultivateurs de pratiquer en grand l'élevage rationnel du porc à bacon.

•

Le porc à bacon est le plus profitable, non seulement parce qu'il a une aussi grande valeur sur le marché, mais aussi parce qu'il est moins coûteux à élever. Il est bien démontré que ce sont les truies de la race longue et charnue qui sont le plus prolifiques et que leurs produits sont élevés à peu de frais. De grandes portées sont la règle générale et, avec des soins convenables, on peut élever la majorité de ces dernières. De plus, comme la base de l'alimentation des porcs à bacon est le paturage, ces animaux exigent relativement peu de soins, sont d'une surveillance facile et par suite, d'un rendement économique.

•

Voulez-vous épargner beaucoup de nourriture dans l'engraissement des porcs ? Ayez des porcheries chaudes, confortables et tenues proprement.

•

Il suffit pas de produire de bonnes récoltes, il faut encore savoir les conserver jusqu'au moment de la vente ou de leur emploi.

•

Une bonne cave à légumes doit être à l'abri de la gelée, c'est évident, mais elle doit aussi pouvoir s'aérer, car, s'il n'y a pas de ventilation, la conservation des légumes y est impossible. En règle générale, aérez la cave quand l'air du dehors est sec et relativement froid. N'aérez pas la cave quand le temps est trop doux ou pluvieux, sinon l'air extérieur n'apportera en pénétrant dans la cave, que de l'humidité très dangereuse pour les légumes ou autres denrées qui s'y trouvent.

N'oubliez pas de renouveler votre abonnement. Un avis de la date d'expiration vous sera adressé par la poste.



FAITS DIVERS

Une nouvelle Province.

M. L. O. Armstrong, agent de colonisation du C. P. R., qui arrive d'une excursion de chasse dans la région de la Blind River et d'une tournée d'inspection dans les districts de Temagami et de Sudbury, rapporte que dans tous les districts forestiers et miniers du Nouvel-Ontario se manifeste depuis quelque temps le désir de voir le Nouvel-Ontario se constituer en province indépendante.

Mineurs et propriétaires de limites à bois estiment que le gouvérnement d'Ontario prend trop d'argent à cette région et ne lui en rend pas suffisamment sous formes d'améliorations. Aussi l'opinion se déclare-t-elle presque unanimement en faveur de la création d'une nouvelle province dont la capitale serait fondée dans la région fertile qu'encerclent les rivières Missinaibi et Albany.

M Armstrong rapporte que d'important travaux sont en cours d'exécution aux mines de Temagami. A 30 milles au sud de Cobalt on a découvert des gisements de molybdène. On y a aussi découvert, ainsi que dans la région du lac Smart, des gisements de minerai d'arsenic aurifère et de cuivre.

Toute la région est en pleine activité de développement.

Le Consul de France.

Monsieur Kleczkowski consul de France à Montréal vient d'être nommé ministre plénipotentiaire près du gouvernement de la République Argentine.

Il sera remplacé au consulat par M. d'Allemane.

M. Kleczkowski était très aimé à Montréal. Ses nombreux amis lui ont offert un superbe banquet d'adieu.

Les Français qui, à des titres divers ont pu apprécier son affabilité et sa grande courtoisie, apprendront avec regret le départ de M. Kleczkowski.

Le Vésuve

Naples, Italie, 12— A midi samedi, le mont Vésuve et les villages qui l'entourent ont été secoués par un tremblement de terre accompagné de violentes détonations et suivi d'une forte pluie de cendres, surtout à Ottajano, qui a été détruit par l'éruption du mois d'avril dernier et était en voie de reconstruction. Le phénomène a causé une panique considérable. Les investigations auxquelles on s'est livré ont démontré qu'une partie du cratère du volcan s'est effondrée à l'intérieur.

Durant l'après-midi il y a eu trois autres légères secousses dans la région du Vésuve et une autre pluie de cendres qui a été poussée dans la direction de Pompéi et Ottajano. Naples n'a pas été affectée jusqu'ici par l'éruption, mais on peut voir de la ville une colonne de fumée flottant au-dessus du cratère. Le professeur Matteucci, directeur de l'Observatoire royal sur le mont Vésuve, a dit au cours d'une entrevue : " Je ne crois pas qu'il s'agisse d'une nouvelle éruption, car tous les phénomènes qui précèdent un tel événement manquent complètement. Je crois que la pluie de cendres a été causée par le fait que la lèvre supérieure du cratère s'est écroulée et que le tremblement de terre est dû à ce que l'eau a atteint le feu qui existe dans le volcan, ce qui a déterminé une explosion interne.

Inondation

Une inondation couvrant une surface de 300 milles carrés a été déterminée par les fortes pluies et les abondantes chutes de neiges qui pendant 48 heures se sont abattues dans les environs des Cascade Montains.

Les ravages causés par cette inondation ne sont pas encore évalués mais ils se chiffreront surement par des centaines de milliers de dollars.

Le pont du Northern Pacifique sur la Stuck River a été emporté, le traffic entre Tacoma et Seattle a été suspendu. En de nombreux endroits la voie ferrée est recouverte d'une couche d'eau dont la profondeur varie entre 1 et 3 pieds.

Des dépêches reçues par le Northern Pacifique disent que l'eau dépasse de deux pieds la hauteur atteinte dans le Green River Canyon dans l'année 1903.

On sait qu'en 1903 à la suite d'une inondation le traffic par voie ferrée fut suspendu pendant deux semaines.

Les détails sur la catastrophe manquent car tous les réseaux télégraphiques sont détruits.

Overseas.

Le fameux service, Overseas, organisé par le C. P. R. et qui a valu au Canada le transport de la malle Orientale, continue à être assuré avec une grande régularité.

Malgré les violentes tempêtes qui ont sévi sur les deux océans et les chutes de neige abondantes, les malles n'ont pas eu d eretard.

Le train parti de Vancouver le 15 a battu un record de vitesse, il a couvert 446 milles en 9 heures 29 minutes, arrêts compris.

Le mouvement insurrectionnel Boer.

Un mouvement insurrectionnel des plus caractérisé se produit chez les Boers. Il est de nature à inquiéter sérieusement les autorités anglaises.

Plusieurs Boers ont surpris, il y a quelques jours, un détachement de police aux environs de Wilkop, dans la Colonie du Cap. Ils ont fait deux l ommes et un caporal prisonniers, se sont emparés des carabines et de nombreuses munitions.

Commandés par un nommé Ferriera, les Boers ont marché sur Modder ; leur bande s'est renforcée de nombreuses recrues. L'enthousiasme crée par le fait d'armes plus haut cité fait craindre aux autorités un soulèvement général.

Les Boers ont attaqué un camps de Police montée, à Uppington. La fusillade dura deux heures. Cependant, la Police montée, numériquement plus faible, fut obligée de battre en retraite emmenant trois hommes grièvement blessés. On ne sait pas encore si les assaillants ont subi des pertes.

Ferriera et sa troupe, qui s'augmente d'heure en heure, sont campés maintenant dans une ferme aux environs d'Uppington. Il a été rapporté qu'ils ont requisitionné des chevaux dans les fermes environnantes.

Ferriera se propose de marcher sur Kurman et s'il est capable de battre les troupes qui lui seront opposées, de gagner Kimberley.

Trois colonnes volantes de troupes coloniales et de police, dans les rangs desquelles on compte des vétérans de l'armée Boer, ont été dirigés contre Ferriera. On pense que ces colonnes auront fort à faire pour réduire les hommes déterminés de la force Boer. On s'attend, d'heure en heure à apprendre que la bataille est engagée. Le gouvernement veut se montrer optimiste, mais, cependant, on se rend bien compte qu'il est très inquiet de la tournure que prennent les événements. C'est avec une auxiété croissante qu'il voit s'approcher l'heure de la future bataille, car, si les troupes régulières sont battues, le mouvement insurrectionnel deviendra formidable.

Depuis de longs mois, les Boërs sont irrités contre la colonie anglaise qui veut leur faire porter tout le poids de leur défaite dans la grande guerre. Ce mécontentement s'est étendu jusque dans la Colonie du Cap. Beaucoup de gens ont déclaré qu'ils avaient l'intention d'abandonner les colonies anglaises pour aller s'établir dans d'autres parties de l'Afrique. Devant les succès jusque là remportés par la petite colonne de Ferriera, il n'est pas douteux que tous les mécontents ralieront leé révoltés.

Si Ferriera a de quoi armer et équiver tous ceux qui iront à lui, il aura sous peu une armée formidable sous ses ordres. Dans cette alternative il sera nécessaire d'envoyer des troupes régulières de l'Angleterre.

A Londres l'anxiété est grande et c'est avec une impatience fébrile qu'on attend des nouvelles.

Vers le Nord.

Un convoi de la Compagnie de la Baie d'Hudson partira d'Edmonton le 29 novembre. Ce convoi se rend à Fort Résolution sur le Grand Lac des Esclaves. Il transportera les lettres et mandats pour tous les postes situés entre Edmonton et Fort Résolution. La malle d'hiver qui part du Fort McPherson sera rendue à Edmonton le 7 février.

La Commission des grains

Winnipeg.— La commission des grains se réunira aux lieux et dates ci dessous indiqués :

Lacombe	6 déc,	Edmonton	8
Calgary	11	Claresholm	12
Macleod	13	Pincher Creek	16

Winnipeg—Le jury a condamné à mort un nommé Salvador Macri, sujet italien, accusé d'avoir tué un de ses compatriotes. Le condamné a fait appel à la sentence.

Condamnés à mort.

Regina — Joshia Gilbert, accusé d'assassinat, a été reconnu coupable par le jury. Il a été condamné à être pendu.

Le procès a duré quatre jours, pendant lesquels l'avocat de Joshia Gilbert a fait tout ce qu'il était humainement possible pour sauver son client.

Gilbert a fait preuve d'un grand courage et comme le juge lui demandait s'il avait quelque chose à dire sur la sentence, il a simplement répondu ; "Je crois être tout à fait innocent."

Il y n'en a plus.

North-Battleford—Ceux de nos lecteurs qui ont été émotionnés par la lecture des dépêches successives que nous avions insérées dans notre dernier numéro, relatives à la découverte d'or aux environs de North-Battleford, vont éprouver une petite déception.

En effet, une dépêche nous apprend que cette découverte n'est pas sérieuse et qu'il n'y a pas plus d'or à Birling que dans notre poche.

Il est regrettable que de semblables bruits puissent être répandus avec tant de succès. Ces tentatives peuvent créer un excitement passager, mais elles sont suivies généralement d'une dépression profonde. Les bruits de cette nature son préjudiciables au pays entier, car ils détruisent la confiance. Nous estimons que ceux qui, pour des raisons d'intérêt personnel, y donnent naissance devraient être sévèrement punis.

Le Pont

Clover Bar—Les préparatifs pour loger un grand nombre d'hommes durant l'hiver sont poussés très activement. Le camp est situé sur la rive droite de la rivière.

Une centaine d'hommes seront employés cet hiver et travailleront jour et nuit à la construction du pont du Grand Tronc Pacifique.

Les travaux vont commencer sous peu.

Incendie

Régina, Sask., 18.—L'Hôtel Windsor, le plus grand des hôtels de la ville, a été détruit ce matin par un incendie. Quatre personnes sont grièvement blessées et deux sont mortes. Les pertes sont estimées à $100,000. Elles sont couvertes par plusieurs assurances.

Disette de Charbon.

Regina, Sask.—La grève des mineurs de Lethbridge cause de grandes inquiétudes dans la Saskatchewan. Les rapports montrent que l'on a déjà à souffrir du manque de charbon. Dans le but de faire cesser ce fâcheux état de choses avant l'hiver, le gouvernement provincial étudie la difficulté. Un rapport émanant de ce gouvernement a été transmis au gouvernement fédéral par l'Hon. Walter Scott. Ce dernier a été appelé par Sir Wilfrid Laurier ainsi que M. Mackenzie King, député-ministre du Travail. La question a été longuement discutée On pense que l'accord conclu pour les grèves de Fernie montrera la voie à suivre pour arriver à un compromis à Lethbridge

Tempête de neige

Winnipeg—Plusieurs dépêches de Winnipeg établissent qu'une tempête de neige sans précédent s'est abattue dans l'ouest du Manitoba et dans le sud de la Saskatchewan.

Tous les trains ont un retard considérable sur la grande ligne du C.P. R., la plupart des embranchements sont bloquées.

A Beauséjour un train chargé de blé a déraillé et est allé verser dans la tranchée. Six wagons ont été brisés. Il n'y a pas d'accident de personne.

Le C. N. R. a plusieurs trains bloqués.

Chose étonnante, malgré la violence de la tempête le temps n'est pas froid.

Sinistré statistique

Le bulletin des accidents publié par la Commission Internationale de Commerce pour les trois mois écoulés à la date du 30 juin dernier, montre une petite diminution sur la même période de l'année précédente, dans le nombre des accidents de voyageurs ou d'employés, soit 16,946 contre 18,296.

Le nombre des morts résultant d'accidents de chemins de fer a été de 104 contre 264 pour les trois mois correspondants de 1905.

Les collisions ou déraillements se chiffrent à 3,103 dont 573 collisions et 153 déraillements ont affecté les trains de voyageurs.

Les dommages matériels subis dans tous ces accidents s'élèvent à $2,272,954.00.

Le nombre d'employés qui se sont fait tuer en accouplant ou découplant des wagons est de 68, soit 16 de moins que l'année dernière pour la même période.

On constate que l'année finissant le 30 juin 1906 une augmentation sur l'année précédente de 540 dans le nombre d'employés tués et de 1,145 dans celui des blessés.

Dans les accidents d'accouplements de wagons, l'augmentation pour l'année, est de 68 dans le nombre des tués et de 393 dans celui des blessés.

Terrible accident de chemin de fer.

Woodville, Indiana.—Un tamponnement a eu lieu entre deux trains chargés de voyageurs.

Le nombre des personnes tuées dans ce désastre se chiffre à quatre-vingt. Les détails supplémentaires donnés sont navrants.

L'accident, paraît-il, est dû à un mauvais signal donné par l'expéditeur des trains. Il ordonna à un train allant vers l'ouest et arrêté à Chicago Jonction (Indiana) de laisser passer un train de voyageurs allant vers l'est. Ce train était en deux sections, mais l'ingénieur du train allant vers l'ouest n'en fut pas averti. Quand la première section fut passée, il fit partir son propre train dans la direction de Chicago, et la collision se produisit.

Le train d'immigrants transportait des Juifs-russes, de Serbes et de Polonais, arrivés récemment d'Europe et en route pour Chicago et le Nord-Ouest.

Quarante-sept des immigrants ont été tués raide ou brûlés dans l'incendie qui s'est déclaré à la suite de la collision. On ne connaîtra probablement jamais les noms des victimes, car quarante-cinq des cadavres ont été complètement consumés, ou tellement défigurés qu'il est impossible de les reconnaître.

Trente-huit personnes ont été blessées, dont plusieurs mortellement. Quatre-vingt autres ont échappé à la mort, mais ont perdu leurs bagages et leurs vêtements.

Il neigeait lors de l'accident, ce qui augmentait l'obscurité des premières heures du jour, et comme le train passait une courbe assez raide, près de Woodville, le train d'immigrants apparut à une courte distance allant à une vitesse de 40 milles à l'heure. Les deux trains se frappèrent, et six Wagons de voyageurs et plusieurs de marchandises furent réduits en miettes et roulèrent avec les locomotives, en bas d'un remblai de dix pieds. Le feu se déclara presque immédiatement dans les débris, et bien qu'un bon nombre de blessés eussent été sauvés par les employés du chemin de fer et les voyageurs qui survivaient au désastre, la plus grande partie de ceux qui étaient retenus prisonniers sous les débris furent brûlés a mort.

Les flammes se répandirent si rapidement qu'il fut impossible de sauver un grand nombre de personne légèrement blessés, mais emprisonnées sous des grosses pièces de bois en feu. Elles ont été brûlées sous les yeux de la foule incapable de venir à leur aide.

Le feu continua jusqu'à ce que les wagons démolis fussent entièrement consumés, et des 80 personnes dont la collision a causé la mort, 47 ont été brûlés.

Les chemins de fer américain.

De la parole, James Hill le magnat des chemins de fer des Etats-Unis, passe aux actes.

Il disait l'autre jour à Chicago, que le temps était venu où il fallait que les compagnies de chemin de fer baissent le prix de transport.

Aujourd'hui il vient de lancer une circulaire donnant avis que sur le "Great Northern" les prix de transports sont baissés de 20 p. c.

Le Great Northern accordant pareille réduction il est évident que toutes les autres lignes de l'Ouest et du Nord-Ouest Américain vont suivre le mouvement pour ne pas faire baisser leur trafic.

Dentelle fantaisie, en soie, valant $2.25 la vg., 44 pcs de largeur, pour $1.75 la vg. chez McCarthy, rue Jasper, entre la 8e et la 9e rue.

femme ayant acquis jusqu'à un certain artistique, monta aussi et dépassa ce pâle rayon pour aller se retremper en l'Etre qui lui avait donné chaleur et vie.

—Mon parti est absolument pris, dis-je avec fermeté, en me penchant sur fille pour l'embrasser.

Ah ! dit Méran ébahi, où est donc la petite Geneviève ?

—Pas bien loin, répondis-je avec émotion. Au fond elle est encore petite et faible comme vous l'avez connue, mon vieil ami.

Sans ajouter un mot, il me prit brusquement dans ses bras et se précipita hors du salon.

Je les regardai monter tous les deux dans le vieux briska. Ils avaient l'expression anxieuse un peu comique de gens qui viennent de faire une découverte tellement inouïe qu'elle sera pour eux un sujet inépuisable de discussion.

Dans la même journée je reçus M. Marien. Il me serra longuement la main sans rien dire, puis la conversation traina sur un terrain banal, car, malgré l'intimité de nos rapports, la délicatesse ne nous permettaient pas d'aborder le seul sujet qui nous intéressât.

—Vous avez l'intention de passer tout l'hiver ici ? me dit-il en se levant.

—Oui.... c'est le parti le plus sage, je crois.

—Dans un sens, peut-être. mais je crains pour vous la grande solitude. Vous êtes bien changée, ajouta-t-il d'un ton inquiet.

—Je vais mieux, cependant. Je ne serai pas seule, j'aurai ma fille et mes amis.

—C'est mince. Vous me permettez de venir vous voir de temps en temps ?

—Mais certainement, — répondis-je un peu étonnée.

Quelques jours plus tard, la Phine vint s'installer à Roche-Plate pour y passer plusieurs semaines.

Je lui racontai ma conversation avec mes vieux amis.

— Ce n'est pas ton avis, n'est-ce pas, que j'essaye de me séparer ?

—Non, ma chère mignonne, je trouve que vous avez ben raison. D'abord, il est probable que vous ne réussiriez pas ; j'ai demandé à un monsieur savant, sans dire que c'était pour vous, comme de juste. Ensuite le temps changera l'affaire. Si vous étiez séparée, vous seriez plus tranquille, c'est vrai ; mais c'est-y une position pour une jeunesse comme vous, sans parents pour la soutenir !

-Et surtout pour ma fille, répondis-je. Quand elle sera en âge de comprendre, le temps aura passé, et sinon effacé, du moins atténué l'amertume des faits.

—Seulement, vous allez vous ronger le coeur, mon pauvre trésor, dit la Phine en ouvrant sa tabatière d'un air méditatif.

—Non, non, répliquai-je, je suis pleine de courage, tu verras ! Je vais rester tranquillement ici et je m'occuperai de faire un peu de bien pour me sortir de moi-même.

—Allons, c'est ben ! -- dit la Phine sans conviction.

Sa physionomie m'intriguait. Elle creusait évidemment une idée hésitait à émettre.

—Qu'est-ce que tu as ? dis-je. Mon parti n'est-il pas sage ?—

Tout en passant et repassant son énorme fer sur le linge étalé devant elle, elle me répondit :

—Ma chère dame, il faut que je vous dise quéque chose.

-Quoi donc ? demandai-je inquiète.

- M. Marien est venu vous voir ; c'est ben ! vous ne pouviez point ne le recevoir, quoique, à mon idée, il soit resté trop longtemps. Mais je sais qu'il est revenu, et pourtant vous ne devez pas continuer à le voir comme autrefois.

=Ne pas voir un si bon ami ! m'écriai-je. Es-tu folle ?

=Non, non, je ne suis point folle, je sais ce que je dis.

—Mais ses habitudes sont prises, je ne puis pas lui dire de s'en aller. Tu sais comme Louis l'admettait dans notre intimité.

– Si vous croyez que je trouvais ça ben fait ! Comme c'était rusé, quand on est un gas si désagréable, d'avoir toujours à ses trousses un grand iroquois qui a l'air si aimable ! En tout cas, ce n'est plus la même chose maintenant.

—Evidemment, dis-je tout agitée. Lui-même le sait bien, car il m'a demandé la permission de revenir ; donc il sera discret.

—On le voit ben, grogna la Phine. Il est revenu ici trois fois depuis huit jours.

- Qu'est-ce que tu crains, voyons ?—

Elle se pencha sur son linge pour humecter un faux pli que devait disparaitre, et répondit tranquillement :

—Qu'il vous aime, mon trésor, et qu'il ne vienne vous dégoiser l'amour.

—Tu ne le connais pas ! m'écriais-avec indignation. Lui.... me dire qu'il m'aime ! lui, m'offenser ! un si brave garçon !

—Quéque ça fait-y donc, ça, ma chère mignonne, que ce soit un brave garçon ?—

J'en voulais à la Phine de me troubler inutilement.

—C'est absurde ? dis-je mécontente. Pourtant, en ce qui concerne la fréquence des visites, je suis de ton avis et le lui dirai tout simplement. Mais je te répète qu'il n'est pas homme à m'offenser.

- Bouh ! offenser ! répondit la Phine, haussant les épaules de la façon la plus éloquente. Vous me faites rire, ma chère dame ! -

Le surlendemain, la température était très froide, j'étais assie dans le salon, au coin d'un bon feu.

Je rêvais tristement, me demandant où ils pouvaient bien être tous les deux à la même heure. Mon isolement m'accablait. Je suivais le jeu d'une flamme qui s'élevait tout à coup pour retomber ensuite, et je la comparais à mon esprit, tantôt dans les nues, tantôt rasant la terre d'un vol d'oiseau bien las.

L'arrivée de M. Marien interrompit mes réflexions.

Le souvenir des paroles de la Phine me troubla d'autant plus que, au fond, ces paroles étaient la cause d'un renouveau de tristesse.

Avec sa cordialité affectueuse, il tenta de me distraire en discutant avec moi un ouvrage que je venais de lire. Quel aimable et bon sourire, quand je lui exprimais mon indignation sur la conduite des personnages.

—Mais les caractères tout d'une pièce n'existent pas, me dit-il en riant.

—Je le sais par moi-même, répondis-je avec mélancolie.

—Comme vous dites cela ! Vous avez l'air encore plus triste qu'à l'ordinaire, ajouta-t-il d'un ton affectueux.

- J'appelle ma vaillantise à la rescousse : elle ne répond pas, - dis-je tristement.

Je m'étais levée pour aller m'assoir à ma place habituelle, en face de la vue que j'aimais. Inquiète et malheureuse, je regardais au loin en songeant à toutes les déceptions méditées à cette même place.

Soudain je tressaillis violemment ; Marien avait pris une de mes mains ; il la couvrait de baisers passionnés et, en termes ardents, m'exprimait son amour.

Dans mon saisissement, je ne trouvai pas un mot à dire.

—Vous que j'aime depuis si longtemps ! me disait-il. Je ne pouvais plus vivre sans vous l'avouer, pas plus que je ne pouvais vivre auprès de vous sans vous aimer. Chaque jour je prenais la résolution de m'éloigner, et chaque jour je revenais attiré malgré moi. j'adore tout ici, jusqu'aux moindres objets que vous avec touchés. Je vous aime tant, mais tant !

Comme je le sentais sincère ! et que le cœur aimant qui est sans péché me jette la première pierre ! mais ces paroles étaient une musique qui ravissait un écho dans mon âme bouleversée.

—J'ai longtemps lutté pour ne pas parler, s'écria-t-il, mais il est absurde de demander aux forces humaines ce qu'elles ne peuvent donner.

Ce qu'elles ne peuvent donner !.... Il fallait bien que je les trouvasse, moi, ces forces, pour me taire ! Il était donc écrit que tout me quitterait, que l'ami dont j'avais tant apprécié la délicatesse, dont la bonté m'avait tant de fois consolée, devait disparaître avec le reste de ma vie dépouillée.

Les yeux tournés vers le jardin, je regardais distraitement une petite branche flexible qui, agitée par un vent vif, venait de laisser tomber sa dernière feuille un peu fraîche. Perdue dans l'ensemble du parc, comme moi dans la vie, elle avait dans sa nudité un petit air pitoyoble.

—Parlez-moi donc, reprit Marien avec inquiétude. Pourquoi ce long silence ? Je n ai pas voulu vous offenser.

—Et pourtant vous l'avez fait, dis-je en le regardant, et, de vous, je ne l'aurais jamais cru !

—Mon amour respectueux n'a rien qui puisse vous offenser vous dont j'adore le cœur pur encore plus que la beauté ! me dit-il avec chaleur.

Je ne répondis rien.

– Pourquoi ai-je parlé ? Je vous ai blessée, je le vois bien, mais l'êtes-vous donc au point de ne pas trouver pour moi un mot indulgent ?

—Je ne suis pas blessée, dis-je douloureusement, mais... adieu !

Il se leva vivement.

—Adieu ? c'est impossible ! ve ne me renverrez pas. Vous ne briserez pas l'amitié que les circonstances ont consacrée.

—C'est vous qui l'avez voulu, répondis-je avec assez de fermeté. C'est vous-même qui l'avez brisée.

—Ah ! reprit-il en marchant avec agitation, j'ai cédé à un mouvement involontaire, je vous le jure. Je ne puis pas revenir sur la vérité exprimée, mais je vous donne ma parole de n'en plus parler. Si vous me trouvez coupable, n'avez-vous pas pour moi assez d'amitié pour me pardonner ?

Heureusement que j'étais trop troublée pour lui répondre, car déjà, au fond du cœur, je sentais bien que le pardon était accordé,

—Je vous en prie, que rien ne soit changé entre nous, me dit-il en se rasseyant auprès de moi. Jamais je ne reviendrai sur ce que j'ai dit, et pourtant, continua-t-il avec ardeur, si jamais homme a aimé, c'est bien...

Il s'arrêta pevant mon regard effaré.

—Pardon ! c'est le dernier soupir, dit-il en essayant de sourire. Je suis, je serai toujours l'ami que vous connaissez. Voulez-vous avoir confiance en moi ?

A continuer

Chronique Locale

Cour Suprême

Présidence : le juge en chef Sifton, ont comparu Wm. Kerr. Deux délits, 1er a fracturé le magasin de Nagle & Hyslop à l'Athabasca Landing, 2e a échappé à la Police pendant qu'on le transferait à Edmonton.

Condamnation pour le premier délit deux ans de prison et six mois pour le second.

John Miller convaincu de vol d'outils à Edmonton, condamné à 6 mois de prison.

Le cas de parjure reproché à Cable a été entendu mais la sentence a été ajournée au 4 décembre, en l'absence de témoins pour la défense.

Le cas de Wilson a été examiné. Dans ce cas le plaignant reclame au défendant $125. représentant la valeur d'une jument qui a été tuée d'une ruade par un cheval du défendant. Le plaignant se présente avec un témoin. Le juge a pris acte de sa présence, mais n'a pas rendu de décision car il n'est pas certain que le défendant, qui habite aux environs du Fort Saskatchewan ait reçu son assignation.

Comme il est probable que ce dernier voudra présenter une défense, l'affaire a été renvoyée à une date indéterminée.

L'Echevin Griesbach.

Comme le faisait prévoir toutes ces réticences l'échevin Griesbach s'est mis sur les rangs pour briguer la fonction de maire. Il dit qu'il n'a pas grand chose à dire pour expliquer sa candidature.

Son programme se résume en quelques mots. Il croit qu'Edmonton doit sortir de ces langes et que le temps est venu d'entreprendre les travaux publics sur une grande échelle.

En ce qui concerne les relations entre la commission et le conseil municipal, dit M. Griesbach, il me semble que l'on a fait un véritable abus du secrétaire-trésorier qui, en fait, est devenu le trait d'union entre la commission qui est administrative et le conseil qui est législatif.

Je pense que dans l'idée démocratique le maire doit représenter la commission devant le conseil. Le maire doit se familiariser avec les détails des travaux et pouvoir en tout temps donner au conseil, c'est-à-dire au public, tous les renseignements sur ce qui se fait dans les bureaux de la ville.

Je pense que de cette manière le *gouvernement de la ville deviendrait* populaire. J'attache une grande importance au bénéfice que retirerait la cité de la popularité de son administration.

Je crois que ce serait la plus grande annonce que la ville pourrait avoir, si les citoyens avaient la certitude que l'administration est honnête, capable et progressive. Si telle idée prévalait elle se refléterait dans les conversations des citoyens, dans la presse et dans la pensée publique.

Il arriverait que le gouvernement de la cité serait populaire et qu'il aurait toute la confiance des électeurs de la ville.

L'influence de cette confiance ne peut être estimée. Elle affecterait la vente de nos obligations et débentures influencerait les capitalistes et attirerait les industriels.

Situation Municipale.

Charles May, maire d'Edmonton, a annoncé qu'il ne se représenterait plus pour maire ni pour conseiller municipal.

"J'ai servi fidèlement la ville pendant plus de trois ans. Je sais que mes efforts ont été appréciés par ceux qui comprennent la situation ; j'ai pleinement apprécié l'honneur qui, pendant ce temps, a été placé dans mes mains. Malgré cela je ne puis accepter un autre terme.

"Pendant trois ans, j'ai toujours fait passer les intérêts de la ville avant les miens. De ce fait, j'ai perdu beaucoup de temps et d'argent. Il faut que je m'occupe de mes intérêts. J'ai décidé de ne pas être candidat aux prochaines élections.

ÉCHEVINS SORTANTS.

MM. Mays, Calhoun, Latta. Aucun d'eux ne veut se représenter.

CANDIDATS POUR MAIRE.

Les échevins Bellamy et Griesbach.

CANDIDATS POUR ÉCHEVINS.

M. Lucien Dubuc. avocat ; A. H. Allan, comptable au *Bulletin* journal ; M. L. Lannic, propriétaire du Cecil Hotel ; Teos Daly ; W. M. McCauley, docteur ; Gustav Koermann ; Cameron Anderson : William R. West.

Les cinq derniers candidats ont été choisis dans une réunion des habitants de l'Est. Ils seront appuyés par tout l'Est, sans exception, car les contribuables qui prétendent avoir été sacrifiés par le dernier conseil municipal, veulent avoir la majorité dans le nouveau.

ÉCHEVINS CONSERVANT LEURS SIÈGES

MM. Manson, Smith, Picard.

G. T. P. et C. N. R.

La grande course des compagnies vers la Yellowhead Pass est terminée. Le Grand Tronc Pacifique est arrivé avant le Canadian Northern

Le plan du tracé déposé au département des chemins de fer à Ottawa, comprend la ligne depuis Edmonton jusqu'à un point situé à 14 milles à l'ouest de la Yellowhead Pass.

Le *point exact dans la Colombie* Britannique où le G. T. P. prendra le versant ouest n'est pas mentionné, mais on suppose qu'il est situé dans les environs du Bear Lake ou du Yellowhead Lake.

Les divers tronçons intermédiaires de la route qui n'ont pas été envoyés à Ottawa sont reçus au Bureau des Terres à Edmonton.

Ville d'été pour Edmonton

Un correspondant du *Winnipeg Free Press* a trouvé dans son voyage à travers l'Alberta Nord, une ville d'été pour Edmonton. Voici d'ailleurs comment il s'exprime : " A une petite distance d'Edmonton environ 20 milles au sud, la ville de Leduc est splendidement placée pour servir de villégiature aux habitants d'Edmonton. Ils s'en apercevront aussitôt qu'ils auront le loisir de regarder autour d'eux et que leurs pensées seront occupées avec d'autres pensées que la spéculation.

Incendies

A la suite de l'explosion d'un bidon de gasoline, un incendie, causant de grands dégats, a éclaté à la Troy Steam Laundry. Une grande quantité de vêtements ont été détruits. Les pertes sont couvertes par une assurance. Il n'y a pas en d'accident de personnes.

Le feu s'est déclaré l'autre jour dans une petite maison sise sur la 7me rue. Le Dr Smith téléphona immédiatement pour avertir les pompiers, mais par suite d'une erreur assez étrange on lui donna la communication avec le Queen's Hotel.

L'employé du téléphone avait compris "*five ought,*" au lieu de "*fire-hall.*" Par suite de cette méprise la maison était entièrement brûlée quand les pompiers arrivèrent.

Le chef Macdonald questionné sur cet incident, a déclaré, qu'en cas d'incendie au lieu de demander la communication avec le Fire-Hall, il est préférable d'indiquer la place du sinistre à l'employé du téléphone, qui, sans erreur possible, préviendra immédiatement la brigade d'incendie.

La nouvelle Eglise.

De nombreux fidèles assistaient à la messe basse célébrée, dimanche dernier à l'église de l'Immaculée Conception.

Il sera célébrée une grand'messe, dimanche prochain dans la nouvelle église, pour les catholiques habitant à l'Est de la 1ère rue.

La date de la consécration est jusqu'ici fixée au 9 décembre.

Les industriels arrivent.

Avant hier au soir, le conseil municipal a examiné diverses propositions faites par des industriels désireux de s'établir à Edmonton. Ces propositions étaient au nombre de trois.

La première est faite par A. O. Dwyer, nous en avons parlé dans nos colonnes. A O.Dwyer propose de bâtir une fabrique de conserves de viandes. Cette fabrique, la plus grande du Canada, coûtera $500,000 et emploiera 200 ouvriers toute l'année. A. O. Dwyer ne demande pas de bonus, mais voudrait obtenir l'eau et la lumière gratuitement pendant 10 ans.

L'ingénieur Keely, questionné sur les travaux à effectuer, déclare que la ville devra faire exécuter divers travaux dont le coût s'élèvera à $22.500.

M. Dwyer fait remarquer que la ville n'a pas besoin de faire cette dépense immédiatement et qu'il sera assez tôt de commencer ces travaux lorsque l'usine sera presque achevée.

Sur la proposition de l'échevin Griesbach, le conseil adopte une motion par laquelle la ville prend l'engagement de fournir l'eau et la lumière au prix de revient.

La proposition est acceptée par M. A. O. Dwyer.

La deuxième proposition est faite par M.Ker, de la " Edmonton Brewing Co."

Cette compagnie se propose de construire une brasserie de $250,000. Elle demande le terrain, l'eau et la lumière au prix de revient de la ville.

Proposition acceptée.

Il est probable que le terrain mis à la disposition de cette compagnie sera situé dans le Groat Estate.

La troisième proposition présentée par Munro Frères.

Cette maison, fabrique les ressorts de sommiers, les fils de fer pour clotures et plusieurs variétés de travaux d'ornements en fer.

Cette maison a déjà une grande usine à Truro, N.-E. et à Winnipeg.

Elle demande le terrain, l'eau et la lumière au prix coûtant.

Proposition acceptée.

La ville va proposer un emplacement à proximité du C. N. R

Modiste en robes demande une apprentie canadienne-française, parlant les deux langues. S'adresser au COURRIER DE L'OUEST.

Mr Raoul Bélanger d'Ottawa, frère de Mr H. Bélanger, co-propriétaire du Cecil Hotel est arrivé ici avec l'intention de s'y fixer.

R. D. McDonald, représentant de la grande maison de gros R. C. Wilkins de Montréal de passage à Edmonton est descendu au Windsor Hotel.

La maison H. W. B. Douglas vient de recevoir un grand assortiment de Musique et de Jouets pour les Fêtes de Noël et du Jour de l'An.

Nous apprenons l'arrivée toute récente de Monsieur Henri Baron, ex-chef d'une des principales musiques militaires de France.

Il serait à souhaiter que ce distingué directeur et compositeur s'établisse parmi nous et y organise un orchestre modèle. Nous sommes persuadés que tous les artistes amateurs de notre ville, et ils sont légion, aimeraient à faire de la bonne musique, sous la direction d'un maitre tel que Mr Baron.